

COMPTE RENDU NON THÉMATIQUE



SAUMADE Frédéric, 2008, *Maçatl. Les transformations mexicaines des jeux taurins*. Pessac, Presses universitaires de Bordeaux, coll. corps de l'esprit, 396 p., illustr., bibliogr. (Antoine Laugrand)

L'anthropologue Frédéric Saumade est devenu, au fil des années, un véritable expert des jeux taurins et équestres occidentaux. Pour les étudier, il a parcouru l'ouest de l'Amérique du Nord, la Péninsule ibérique, la Camargue et le Mexique. Dans ce livre, le lecteur découvre pas à pas les formes que prennent les jeux mexicains, qui permettent de saisir l'identité méso-américaine et ses transformations historiques. Dans ce processus, les animaux sont fortement sollicités. D'une part, les rapports entre l'homme et la bête s'inversent : la corrida européenne et le rodéo américain prennent alors des formes caricaturées où s'entremêlent le tragique et le comique. D'autre part, certains animaux comme le taureau s'immiscent partout : sa figure symbolique se retrouve dans les relations maritales, dans le métissage, la division sexuée de la cuisine, le rôle des lieux, des objets, et les représentations.

Les deux premières parties de l'ouvrage sont consacrées à une ethnographie contemporaine et détaillée des jeux et rituels taurins et équestres au Mexique. Sont notamment discutés la *charreada*, puis le *jaripeo*, deux formes de jeux qui se côtoient et s'opposent fortement. Dans la *charreada*, le spectacle consiste en plusieurs compétitions lors lesquelles les cavaliers doivent montrer leur maîtrise de la discipline, ainsi que celle de leur monture chevaline. Ils doivent également démontrer des techniques parfaites d'attrapage de taureaux métis à la corde d'*ixtle*. Provenant des zones urbaines, les *charros* – ceux qui pratiquent la *charreada* – sont de jeunes aristocrates métissés à des Occidentaux depuis des générations. Ils pratiquent ce sport pour afficher leur statut d'élite sociale qui descend d'une identité indigène illusoire qu'ils mythifient. Dans le *jaripeo*, les *jinetes* sont de véritables indigènes, célibataires, qui proviennent des zones de campagnes et représentent déjà la lie de la société. Ces derniers affichent et revendiquent un statut de bâtards et montent sans peur de dangereux taureaux tout aussi métissés qu'eux.

Ces jeux sont considérés par leurs alter egos *charros* comme sauvages et vulgaires, car ils menacent la vie des monteurs et font intervenir une symbolique bestiale, où sexualité et animalité se confondent. Ce type de rituel entre en contraste avec l'art noble de la *charreada*, extrêmement codifiée et ritualisée. Une des fêtes les plus répandues est la danse du *torito*, soit un taureau mécanique rempli de fusées et monté sur la tête du protagoniste. Ce rite mimétique organise une confrontation violente entre les quartiers d'un même village. Saumade avance qu'à chaque danse observée correspond une figure taurine qu'on oppose à celle d'un oiseau. Le taureau, stérile emblème des colonisateurs, exprime ici le danger et la tyrannie des *haciendas*. Cette figure est à la fois opposée au dindon, fertile défenseur de l'économie communautaire, et analogue à lui dans la mesure où taureaux et dindons sont tous montés à l'envers (on les dispose sur la tête des hommes). L'auteur conclut que ces rituels festifs, loin d'être acculturés par divers emprunts, suivent plutôt un « ordre cohérent » (p. 213). Ils sont réactivés et continuellement renforcés en incorporant de nouveaux éléments. Les inversions observables traduisent une volonté d'appropriation de l'altérité en identité qui « stimule une intelligence autochtone » (p. 116) en

y confrontant différentes variantes rituelles. La pensée méso-américaine joint ainsi ce que la rationalité occidentale tente de séparer à tout prix : l'homme et l'animal. Selon l'auteur, les rituels indigènes se traduisent en des termes dualistes, soit en une alternance d'oppositions continues de catégories : le haut et le bas, le ciel et la terre, les hommes et les femmes, le monteur et la monture, etc. Ce type de pensée dépasse et brouille les catégories de rente et de loisir, de sauvagerie et de domesticité imposées par l'impérialisme hispanique. En somme, les autochtones de Méso-Amérique ont bel et bien « adopté leurs envahisseurs » (p. 373) humains et animaux. Cette image évoque celle des sacrifices aztèques au cours desquels les guerriers s'approprièrent de « l'étranger jusqu'à l'habiter » (p. 376).

La troisième partie de l'ouvrage offre une analyse historique de la période de la Conquête. L'auteur cherche à comprendre comment les catégories animales importées ont été brouillées par celles des indigènes méso-américains et comment certaines pratiques leur ont permis de s'opposer aux conquérants. Il souligne, par exemple, la préférence des autochtones pour les mules (et non pour les chevaux), un choix qui leur permettait de maintenir leur différence face au noble et fier *cabellero* espagnol inséparable de son cheval. L'auteur rapporte également qu'à l'époque préhispanique une longue tradition de porteurs d'hommes, les *tlamemes*, a pu être travestie en jeux taurins et équestres « modernes ». Sous la colonisation espagnole, les *tlamemes* au rôle ambigu auraient été remplacés par les mules, puis par les chevaux. Ce schéma évoque l'inversion du *torito* où l'homme est monté par une figure animale, en l'occurrence le coq ou le taureau. Le lecteur comprendra dans cette dernière partie l'énigmatique titre du livre, *Maçatl*, qui désigne le cerf, mais aussi le cheval ou le taureau. En effet, les autochtones ayant confondu ces animaux étrangers avec le cerf, ils attribuèrent à ce dernier une capacité à se métamorphoser, un trait aujourd'hui redondant des jeux équestres et taurins mexicains. Ce trio sémantique justifierait la constante ambivalence sexuelle, ainsi que l'inversion des catégories de sauvagerie et de domesticité qui marquent les rites taurins et équestres. L'auteur conclut qu'en Méso-Amérique, loin de subir une quelconque acculturation, l'altérité est restée caractérisée par une identité métis propre à la pensée indigène.

Pour son enquête, Saumade a su exploiter des sources abondantes et très diverses, comme des récits de missionnaires espagnols et des traités faisant l'histoire-mythe de la Conquête. Il suit entre autres la thèse de Nathan Wachtel sur la réactivation des représentations en contact avec ladite « acculturation » de l'impérialisme colonial. L'auteur utilise une méthode d'analyse de mythes, de dyades et de triades propre au structuralisme de Claude Lévi-Strauss, qu'il critique aussi à diverses occasions, notamment sur l'existence de sociétés à système dualiste. L'ethnographie de ce bel ouvrage est riche et détaillée. Sa lecture est agréable et accessible, même pour des non-initiés à la culture tauromachique. L'ouvrage est finalement agrémenté d'illustrations pertinentes qui apportent un complément intéressant à l'analyse.

En somme, au Mexique, en Andalousie ou en Camargue, l'homme joue toujours un rôle primaire dans les jeux équestres ou taurins : celui de monteur (ou de monté). Il coopère avec l'animal ou le combat rituellement. Il est intéressant de constater que dans d'autres pays colonisés par les Espagnols, comme aux Philippines par exemple, les jeux taurins et équestres donnent plutôt un rôle mineur à l'homme qui reste un dresseur, un arbitre, mais jamais un « monteur ». Chez les Blaans de Mindanao avec qui j'ai eu la chance de travailler pendant plus de trois mois et qui organisent des combats équestres, les chevaux mâles se battent ainsi tout seuls, sous les regards des hommes qui observent et font des paris. L'enjeu est financier mais

aussi symbolique dans la mesure où le cheval qui sortira victorieux du combat apportera valeur et prestige à son propriétaire. Bien qu'il ne fasse pas mention de ces divergences asiatiques, ce livre de Saumade a le mérite d'ouvrir des pistes stimulantes pour de futures recherches.

*Antoine Laugrand
Département d'anthropologie
Université Laval, Québec (Québec), Canada*